

## Kerguelen<sup>1</sup>

*Hervé Dumez*

Ni vous ni moi n'irons jamais aux Kerguelen. Ce ne sont d'ailleurs que de tristes rochers couronnés de lichens humides, royaume des lions de mer, landes battues de vents glaciaux, au ronflement éperdu et obsédant, hurlant sans répit, à rendre fou. On les surnomma les îles de la désolation. Mais nos Kerguelen, les toucherons-nous jamais ?

\*  
\*\*

La terre tournait, droite et tranquille. Et comme les terres, dans son hémisphère nord, sont plus larges et plus lourdes qu'en son hémisphère sud, il fallait bien qu'il y eût, quelque part tout en bas, un contrepoids énorme, un continent austral que l'on rêvait et cherchait à découvrir. Plus loin encore que le plus loin, bien après le Horn ou Bonne-Espérance.

Comme toujours, il s'en trouvait un pour affirmer l'avoir vu. En 1504, Paulmier de Gonneville, capitaine de Honfleur, était parti pour les Indes par le Cap de Bonne-Espérance. Mais, le doublant, une terrible et brusque tempête avait emporté son pilote, son grand mât et ses instruments. Son bâtiment avait dérivé, s'enfonçant, pour ce qu'il en pensait, vers le sud. Il avait finalement abordé dans un pays au climat agréable, le long d'une rivière qui, disait-il, ressemblait à celle qui arrose Caen, au milieu d'animaux colorés, de fleurs et de grands arbres, accueilli par d'aimables habitants. Ce ne pouvait être que le continent inconnu. Il l'avait quitté à regret après plusieurs mois d'un séjour enchanteur, venant se faire capturer à son retour, en Manche, par un corsaire anglais<sup>2</sup>.

\*  
\*\*



La guerre avec l'Angleterre ayant été malheureuse, la France avait perdu la plupart de ses colonies, du Canada aux comptoirs de l'Inde. La prise de possession de ce continent merveilleux la dédommagerait.

Yves-Joseph de Kerguelen-Trémarec, lieutenant de vaisseau, se proposa de tenter l'aventure et fut accepté, grâce à l'intercession de sa jolie sœur, bien

1. Nous adressons tous nos remerciements à l'Institut polaire français Paul-Émile Victor (IPEV) pour nous avoir autorisé à utiliser sa galerie de photos. [http://www.institut-polaire.fr/ipev/bases\\_et\\_navires/base\\_de\\_port\\_aux\\_francais\\_archipel\\_de\\_kerguelen](http://www.institut-polaire.fr/ipev/bases_et_navires/base_de_port_aux_francais_archipel_de_kerguelen)

2. Les historiens pensent, d'après les descriptions que Paulmier de Gonneville en fit, qu'il s'agissait en fait du Brésil. L'erreur est telle qu'il a bien dû s'en apercevoir, à un moment ou un autre, et qu'il a donc sciemment menti.

## 3. L'actuelle île Maurice.

en cour. Le 16 janvier 1772, il appareillait de l'Île de France<sup>3</sup>, lui commandant une flûte de vingt-quatre canons, *La Fortune*, et M. de Saint-Allouarn commandant sous ses ordres une plus petite, de seize canons, *Le Gros-Ventre*. Ils mirent cap au sud. Après trois jours de navigation, Kerguelen réalisa que les nouveaux haubans dont *La Fortune* avait été équipée à l'Île de France étaient faits de chanvre échauffé et se révélèrent peu solides. Le bâtiment pouvait démâter à tout moment. Le 1<sup>er</sup> février, ils aperçurent des oiseaux. Le 3, la mer en fut couverte. Les 8, 9 et 10, il y avait des oiseaux et manchots, mais en moindre nombre. La mer avait été continuellement grosse, et le vent fort. Le 10, il neigea et grêla. Deux jours plus tard, au matin, remarquant que les oiseaux venaient de l'Est, Kerguelen fit virer de bord et mettre le cap dans cette direction. À six heures du soir, on aperçut une petite île. Le lendemain, à dix heures, on vit un cap émerger de la brume. À sept heures du soir, le soleil dissipa les bancs de brouillard et une côte apparut, à perte de vue. Dans ces parages inconnus, aux possibles bancs de sable et écueils, il convenait de ne pas aventurer les gros navires. On mit à l'eau une chaloupe, commandée par un jeune officier. *Le Gros-Ventre* suivait et, à portée de canon, *La Fortune*. La file s'avançant entre le cap et un gros rocher, la chaloupe heurta *Le Gros-Ventre* et s'abîma. M. de Saint-Allouarn fit mettre un canot à la mer, commandé par M. de Boisguéhenneuc, avec pour mission de toucher terre. Vers quatre heures, le vent se leva et une brume épaisse couvrit la terre et la mer. On ne voyait que des brisants. Kerguelen passa la nuit sur le pont, avec ses officiers, pour faire regagner la haute mer à *La Fortune*. Les jours qui suivirent, la mer fut affreuse, le thermomètre descendit en-dessous de zéro. Seul un hasard extraordinaire eût permis de retrouver le contact avec *Le Gros-Ventre*, perdu depuis trop longtemps. L'état des haubans faisait craindre la chute du grand mât. *La Fortune*, sa chaloupe perdue, ne pouvait plus mouiller son ancre. Kerguelen fit donner le signal du retour, abandonnant derrière lui l'équipage du *Gros-Ventre* à son destin, exigeant de ses propres hommes un silence absolu sur la manière dont la mission s'était déroulée.



Campement  
© G. Juin IPEV

Le 16 mars, *La Fortune* retrouvait l'Île de France. Quatre mois plus tard, Kerguelen entra dans le port de Brest puis était présenté au roi qui le nommait, honneur insigne, capitaine de vaisseau. Il prenait ainsi le pas sur quatre-vingt-six lieutenants de vaisseau plus anciens que lui dans ce grade, sans compter qu'il sautait celui de capitaine de frégate : il est vrai qu'il avait découvert le continent austral. De tenaces inimitiés se nouaient alors contre lui.



Rapidement, le sort du *Gros-Ventre* inquiéta. De terribles bruits circulaient. Kerguelen l'aurait vu s'échouer sur un rocher, ses marins crier vers lui pour implorer du secours, sans qu'il tentât rien. Pire, on prétendait qu'il aurait coulé lui-même *Le Gros-Ventre* au canon.

En réalité, le 13 février, le canot de M. de Boisguéhenneuc avait réussi un atterrissage dangereux et pris possession du continent austral au nom du roi de France. Sur la plage de la baie reconnue, une bouteille avait été laissée, dressant procès verbal de la cérémonie. Le canot ayant regagné son bord, M. de Saint-Allouarn avait appareillé, gagné la haute mer et, tâtonnant dans la brume, avait cherché à explorer la côte vers l'Est sans, bizarrement, avoir rien trouvé. Ils ne regagnèrent l'Île de France que le 5 septembre. Malade, Saint-Allouarn mourut quelque temps après son retour.

Durant tout le temps que dura l'incertitude quant à son sort exact, Kerguelen dut subir les attaques, les sous-entendus, les insinuations, les campagnes de dénigrement. Pouvait-on récupérer les hommes abandonnés, et reconnaître le continent découvert ?

\*

\*\*

Qui, mieux que Kerguelen, pouvait en être chargé ? Le roi lui confie *Le Roland*, vaisseau de soixante-quatre canons armé en flûte et la frégate *L'Oiseau*, qui servira de découverte, c'est-à-dire de navire de reconnaissance de plus faible tirant d'eau pouvant entrer dans des baies ou embouchures de rivière interdites à un vaisseau de la dimension du Roland. Kerguelen reçoit ses instructions : il s'agit d'explorer les terres découvertes lors du premier voyage, d'en dresser la carte, comportant le plan des côtes, des anses, baies, ports, embouchures de rivière, et îles, de récupérer les équipages du *Gros-Ventre* et de la chaloupe s'il s'avère qu'ils sont restés prisonniers de ces contrées, de fonder un établissement sur les côtes si le climat s'y prête en négociant avec les habitants, que l'on traitera avec la plus grande douceur, n'utilisant la force qu'en dernière extrémité. Des planches de cuivre ont été gravées, que l'on déposera un peu partout sur les rivages, attestant de la prise de possession du pays au nom du roi de France. M. de Kerguelen a l'autorisation de quitter son bord pour passer sur *L'Oiseau* ou sur une chaloupe, l'important étant qu'il s'assure, par lui-même, de la nature des terres qu'il aura découvertes.

Il est interdit, sauf nécessité, de faire relâche dans les ports espagnols. Par contre, une escale a été négociée au retour à Buenos Aires, ce qui permettra de faire le tour du monde et de donner plus d'éclat encore à l'expédition, d'éclipser en un mot la gloire de Cook. Il est bien sûr interdit de faire commerce lors des escales.

L'armement des deux navires prend du temps : ils embarquent douze mois de vivres. Même si l'ombre de l'abandon du *Gros-Ventre* le suit, Kerguelen jouit d'un grand prestige. D'où quelques libertés, que le triomphe de son retour devrait effacer facilement.

Le 16 mars 1773, les deux bâtiments sont toués hors du port de Brest et mouillés dans la rade.

Les batteries, débarrassées de leurs canons, sont encombrées de pacotille que de petits navires sont venus apporter : enfreignant les ordres, le capitaine entend se refaire des sommes que l'administration royale tarde à lui rembourser de son précédent voyage. Surtout, le jeudi 25, vers neuf

heures, un canot se range au flanc du *Roland*. Une ombre encapuchonnée escalade prestement l'échelle de coupée et se glisse furtivement sous la dunette, dans la chambre du conseil. Une sentinelle est aussitôt postée devant la porte avec pour ordre d'interdire l'entrée de ce lieu normalement prévu pour les réunions des officiers autour du capitaine. Il paraît que les agréments de voyage de M. de Kerguelen viennent de monter à bord. Le lendemain, 26 mars, par vent de Nord-Est favorable, les deux navires sortent de la rade et, doublant Ouessant vers six heures du soir, se lancent sur l'Océan.

\*  
\*\*

Cette expédition ne sera qu'une longue et lamentable dérive. Quelques officiers, sous l'influence d'un lieutenant de vaisseau douteux, du *Cheyron*, veulent leur part de plaisir et entendent disputer la maîtresse du capitaine. « *C'étaient des caquets, des conversations et des assemblées* », écrira Kerguelen. Il est directement mis en cause. « *M. du Cheyron* », témoigne Dubois, le dessinateur du bord, « *a dit plusieurs fois à table d'un air d'ironie et de méchanceté, sans cependant s'adresser à personne directement : "Pour moi, je ne commanderai pas, parce que je n'ai pas de jolie sœur à Paris."* Et M. de Kerguelen était alors présent. » Kerguelen, gêné, ne relève pas, ou en rajoute. D'après l'enseigne Pagès, il aurait dit, « *en parlant des filles galantes et de sa sœur : "Marchande d'oignons se connaît en ciboule"*, propos qu'il appliquait à sa sœur. »

L'ambiance est détestable. Les officiers obéissent, mais critiquent en permanence, persiflent, outragent les femmes présentes sur le navire. Kerguelen, plutôt que de mettre du *Cheyron* aux arrêts, l'insulte, le traitant de J... E... en plein gaillard. « *On n'a pas la vertu d'un ange et l'on n'est pas toujours maître de soi.* », commente-il sobrement, pour sa défense. Lui-même se confit de jalousie, s'aigrit, et manque de jeter sa maîtresse par dessus bord.

Une grande partie de l'équipage souffre du scorbut. Plusieurs marins doivent être descendus par des cordes des mâts, évanouis de froid. Certains tombent sur le pont. Les cordages, soit mouillés ne passent plus dans les poulies, soit gelés perdent toute souplesse.

Devant la côte, Kerguelen tente mollement de mouiller. Il fait beau les premiers jours et il ne se presse pas. Il ignore que ces quelques jours de temps clair sont une aubaine rare dans ces parages, et ne se reproduiront pas. Ne voulant pas risquer *Le Roland*, vaisseau de guerre de trop grande taille, il pousse la nuit ses bordées très au large, mettant ensuite trop de temps, le jour, à rejoindre la terre. Ses ordres l'autorisaient à quitter son bord pour passer sur la frégate : il ne le fait pas. Peut-être craint-il de laisser sa maîtresse sans protection. *L'Oiseau* reconnaît pourtant une rade. Après un mois de croisière infructueuse, dans des eaux de plus en plus froides, le scorbut gagnant, Kerguelen décide de quitter cette côte. Il fait signer à ses officiers, séparément, le procès-verbal de la décision, ce qui est contraire aux règlements. Le lieutenant qui commande *L'Oiseau* lui propose de prendre la route prévue et de gagner le Rio de la Plata,

ses vivres étant en meilleur état que ceux du *Roland*. Kerguelen refuse. Il pourrait se diriger vers le Cap, mais il choisit Madagascar. Les hommes s'y remettent du scorbut, mais beaucoup meurent des fièvres qui infestent ces rivages en cette saison. Le capitaine, lui, se livre au trafic des esclaves et à la pacotille.

\*  
\*\*

Au retour à Brest, il fait enfin mettre du *Cheyron* aux arrêts, mais lui-même est bientôt emprisonné et passe en conseil de guerre. Il est condamné et sera enfermé, plutôt agréablement d'ailleurs, au château de Saumur où il occupe son temps à rédiger mémoire sur mémoire.

Ses juges ont estimé que toute cette affaire avait porté atteinte à l'honneur du corps de la marine et ce – fait gravissime – « *aux yeux de l'étranger* ». Et il est vrai que l'Anglais ne se priva pas de railler.

\*  
\*\*

Il avait voyagé, à deux reprises, durant des mois ; avait affronté le froid, les quarantièmes rugissants, dans une mer alors inconnue ; et, arrivé à destination, à chaque fois qu'il avait été proche d'aborder, avait tiré des bordées au large, entraînant dans son échec ses équipages. Du *Cheyron*, qui le haïssait, suggère qu'il n'eut jamais l'intention de toucher terre et parle de son « *air de distraction et d'indifférence* ». Ne sommes-nous pas tous ainsi, à poursuivre un espoir fou, à chercher à nous y acheminer confortablement, à fuir au dernier moment l'inévitable déception, à nous détourner de ces terres inconnues qui n'ont été nôtres que lointaines, et à finir par nous persuader d'y avoir goûté ?

C'est sans doute avec un respect sincère pour le marin, mais une ironie certaine pour l'explorateur, une condescendance amusée pour la couronne de France qui croyait avoir pris possession d'un continent, que James Cook, qui avait trouvé sur la rive la bouteille abandonnée, avait exploré l'archipel, passant au sud et démontrant ainsi qu'il ne s'agissait que de quelques îles, les nomma Kerguelen ■

## Références

- Boulaire Alain (1997) *Kerguelen. Le phénix des mers australes*, Paris, France-Empire.
- Kauffmann Jean-Paul (1993) *L'arche des Kerguelen. Voyage aux îles de la Désolation*, Paris, Flammarion.
- Rostu Loïc (du) (1992) *Le dossier Kerguelen*, Paris, Klincksieck.



*L'arche des Kerguelen*  
© M. Dufour IPEV